

« ICI » et « AILLEURS » :

Approche géographique de l'histoire d'un espace de loisir, le nord de l'Ile de France (Compiègne et ses forêts) - XVIII-XX^e siècle

Olivier LAZZAROTTI,

jeune équipe « Migrations, Itinéraires, Territoires »

(Paris VII et Université Jules Verne - Amiens)

INTRODUCTION

Qu'est-ce qui peut bien pousser un géographe à écrire dans une revue d'Histoire ? Probablement la conscience que les catégories du savoir ne se confondent pas avec le réel et que la démarche d'un chercheur, curieux de comprendre ce qui l'entoure, ne saurait être, artificiellement, limitée par des bornes illusives. Probablement, aussi, la constatation que, pour comprendre le fonctionnement des espaces d'aujourd'hui, pour être capable de leur suggérer un sens, il est nécessaire d'en saisir la dimension temporelle. Pour autant, chaque domaine conserve son autonomie. Le temps qui passe ne prend pas le même intérêt pour l'un et pour l'autre et il sera moins question, ici, du passé que de l'héritage. Dans l'évolution des espaces, certaines périodes sont plus « marquantes », au sens pleinement géographique, que d'autres. Elles ont donné lieu à des configurations spatiales originales qui exprimaient les systèmes de valeurs et la maîtrise de conditions matérielles de leur

temps autant qu'elles les transmettaient. Ce sont elles qu'il nous faudra repérer, analyser, si possible avec le regard et les questions d'aujourd'hui, et comprendre comment elles se transforment, se succèdent, voire se perdent...

La tâche est ardue. Bien des informations nous échappent. Mais, surtout, elle imposerait des précisions qui dépasseraient, largement, le cadre de cette contribution. Les coordonnées géographiques et leurs surfaces restent les mêmes ; parfois, l'aspect physique ne se modifie guère. Mais les valeurs sociales, les attentes des sociétés et des hommes qui en règlent l'usage n'ont plus rien à voir. Nous avons choisi de parler des espaces de loisirs et de tourisme en parfaite connaissance de cause : ces deux notions n'ont pas le même sens, la même réalité, du XVIII^e au XX^e siècle. Et pourtant, derrière cette approximation on peut, empiriquement, réunir les forêts, les châteaux, les jardins ou les golfs...

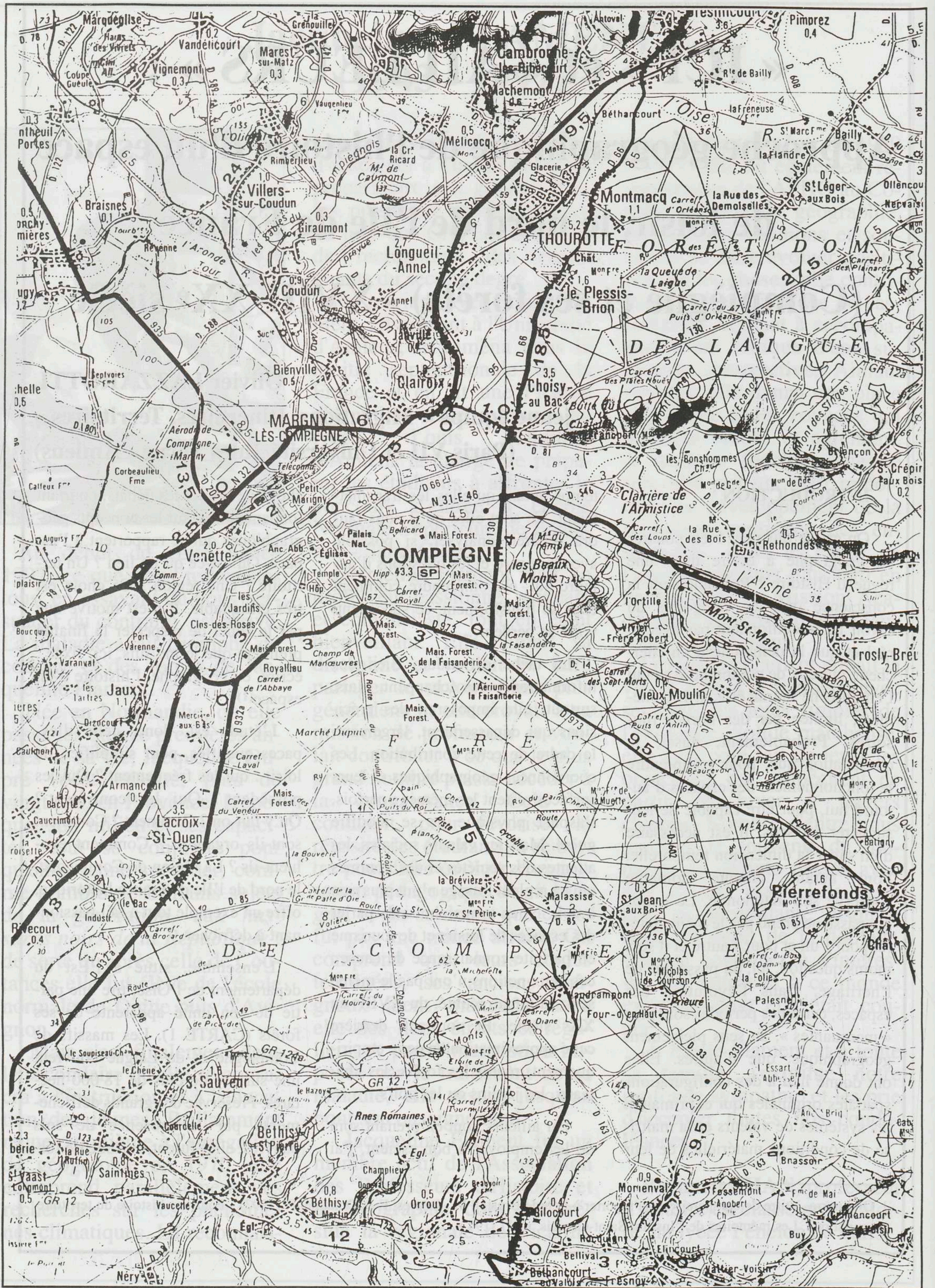
Par ailleurs, tout en prenant soin de les employer à bon escient, j'ai

choisi de limiter les débats, pourtant fondamentaux, sur les concepts géographiques qui se rapportent à l'espace. Qu'est-ce qu'un lieu ? Un territoire ? Une région ? Ce choix est très critiquable. Il n'est motivé que par le souci de respecter la finalité première que je me suis, ici, fixée : écrire, en géographe, l'histoire d'un espace⁽¹⁾.

L'étude est, donc, celle d'espaces qualifiés, pour simplifier, de loisir : qui les fréquentent ? Qui les possèdent ? Qui les contrôlent ? Qu'y fait-on ? Comment ? Comment sont-ils organisés ? Comment évoluent-ils ? La région de Compiègne, le nord de l'Ile de France historique, offre un exemple tout à fait passionnant à défricher.

L'ensemble, situé à l'Est du département de l'Oise, tire une partie de son unité apparente de ses forêts (CARTE 1). Les massifs de Compiègne et de Laigue couvrent une surface de plus de 18 000 hectares. Préservée des grands défrichements par la présence de sols pauvres, elles furent, surtout, de for-

1 On pourra, à titre de comparaison, se reporter à l'étude Bruston M., Deprest F. et Duhamel P. (1993) - Pour une histoire du territoire touristique. Les mémoires de l'Institut Saint-Gervais, n° 11, 194 p.



midables terrains de chasse, ce qu'elles sont encore, offrant, ainsi, un cas remarquable de continuité historique. La forêt de Compiègne mord, à l'est, sur la ligne de hauteur, la « cuesta », diront les inconditionnels, ce qui, curieusement, la place, dans un contre-bas. Cette physionomie forestière n'est pas le seul élément de continuité qui a pu jouer dans l'usage, l'organisation et la fonction de cet espace. Notre réflexion pourra, également, se nourrir de la périphérie immédiate de la forêt, à commencer par Pierrefonds. Mais il ne faut pas s'interdire, non plus, de grappiller des remarques là où elles peuvent prendre un sens. Après tout, Chantilly et Ermenonville ne sont pas si loin et ces raccourcis démonstratifs pourraient bien nous éviter d'avoir recours à des exemples peu convaincants.

La vallée de l'Oise est un autre trait d'unité. Cet axe de circulation permanente a été, de manière récente, valorisé comme vallée industrielle. Certes, cette fonction est incompatible avec les pratiques de loisirs. Pourtant, elle ne les ont ni empêchées, ni étouffées. Sauf cas un peu exceptionnels, la vallée et la rivière elles-mêmes n'ont que peu accueilli ces fonctions. Ici, le support principal du développement des pratiques de loisirs est, de manière ancestrale, forestier.

Enfin, il semble essentiel, d'évoquer la fonction guerrière. Placée au nord du domaine royal, Compiègne a été une zone de marche. La forêt en était un des éléments classiques, ainsi que les forteresses associées (Cuise-la-Motte, Pierrefonds démantelée en 1617). De manière continue incluant, bien sûr, la période

contemporaine, la région de Compiègne a été marquée, de près ou de loin, par la guerre : 1870 et la chute de l'Empire, 1918, 1945, etc. Les témoins de ces périodes tragiques ne manquent pas, du wagon de l'Armistice au camp de Royallieu...

Le choix du titre nous semble poser clairement un des problèmes essentiels de ce genre d'étude. Le dépaysement est l'un des ressorts de l'attraction touristique. Il implique de sortir du quotidien. En cela, les lieux du tourisme sont, pour les touristes, nécessairement un « ailleurs » par rapport à un « ici », leur lieu de vie. La particularité et l'intérêt de la région de Compiègne sont de poser une double question. D'une part, celle des relations, dans l'espace, entre « ici » et « ailleurs » : quels éléments fondent la fonction touristique d'un espace ? Comment s'organisent-ils ? Comment l'espace est-il, à cet effet, aménagé ?

D'autre part, et cela est plus original, se pose le problème de l'évolution respective des deux espaces et du passage de l'un à l'autre puis de l'autre à l'un : comment un espace devient-il un territoire touristique ? Comment un territoire touristique se transforme-t-il et redevient-il un lieu de vie ? En quoi les valeurs fondatrices du tourisme sont-elles, aussi, fondatrices de territoires de vie ? La région de Compiègne, en effet, dont la fonction proprement touristique émerge en même temps qu'à Deauville et à Biarritz et sous les mêmes influences, n'a pas développé, depuis lors, la même géographie. Et cela fait de son étude un champ passionnant d'investigations.

I - DU CAMP MILITAIRE A LA VILLEGIATURE ARISTOCRATIQUE

Analysée en termes de déplacements et de séjours, la définition moderne du tourisme et des touristes⁽²⁾ prend son sens par rapport à des formes de résidences principales et d'habitats très précis. On ne peut, donc, à propos du XVIII^e siècle, retenir cette définition, d'autant moins que le mot « touriste » fait son apparition en français en 1803.

Citons, à titre d'illustration, cette phrase attribuée à Louis XIV : « Je suis logé à Versailles en roi, à Fontainebleau en gentilhomme, à Compiègne en paysan »⁽³⁾. Ce reste d'itinérance de la cour vide de toute réalité la notion actuelle de résidence principale et, ipso facto, celle de séjour touristique. Par ailleurs, le mode de vie aristocratique, inclut, au quotidien, le loisir, disons le divertissement. Quant à la paysannerie, si elle n'est pas exempte de déplacements, ses pratiques n'ont absolument rien de « touristique », au sens actuel du terme.

Si, donc, il n'est pas possible de parler de tourisme et, a fortiori, encore moins d'espace touristique pour cette période, on peut, néanmoins, saisir, au cours du XVIII^e siècle, des évolutions lentes qui transforment les relations de la société aristocratique à l'espace et l'amènent à le regarder, à l'utiliser et à l'aménager selon ces logiques du divertissement. Dans cette dynamique, la région de Compiègne va être organisée, de manière cohérente, afin de servir de lieu d'amusement à la cour qui le possède et le fréquente.

2 Les définitions actuelles, et comptables, du touriste en font « un visiteur temporaire qui séjourne au moins 24 heures dans le lieu qu'il visite pour des motifs de loisirs »

3 Voir Ambrière F. (dir.) (1950), p. 429

Notons cependant que l'invention véritable du tourisme, si on peut la situer, est à chercher dans le « grand tour » de la jeunesse aristocratique anglaise, à la même période, et non dans la France de ce siècle.

A - Les loisirs dans la vague de la guerre

L'occupation humaine ne date pas du XVIII^e siècle. D'autres hommes, d'autres sociétés ont façonné, à leur manière et selon leur besoin, cet espace. La question qui se pose à nous est de savoir ce qu'il en reste, ce qui a disparu, et de faire apparaître en quoi ce siècle marque l'un des temps forts de son évolution en matière d'usage ludique.

De la fonction militaire il reste, encore, quelques forteresses plus ou moins abandonnées. Mais, au cours du XVIII^e siècle, c'est la tradition des camps militaires qui, principalement, active cette mémoire. L'un des exemples emblématiques est, peut-être, le camp de 1698 qui servit de prétexte à Louis XIV pour forger l'éducation militaire de son petit-fils.

Ces pratiques ne sont, comme beaucoup d'autres, pas exclusives. Si une fonction domine, elle n'exclut pas, pour autant, toutes les autres. Ainsi, si les camps militaires ont habitué les Rois de France à venir à Compiègne, ils devenaient de plus en plus, avec le temps qui passait, l'occasion de donner de somptueuses fêtes. Tout se passe comme si les secondes prenaient, peu à peu, le pas sur les premières. L'établissement de frontières plus sûres, tout comme les transformations de l'art de la guerre, ont modifié le contexte militaire et l'usage de cet espace. Enfin, la désuétude des fonctions de défense a rendu possible l'émergence de celles qui les accompagnaient. Désormais, les Rois de France, dans le prolonge-

ment de leurs aïeux, se rendront régulièrement à Compiègne, mais pour y faire la fête. C'est en cela que le XVIII^e siècle constitue l'un des temps forts en matière d'usage ludique des lieux. Remarquons, donc, que cette fonction émerge par relation de cousinage avec la fonction militaire et non en contradiction avec elle, assurant, ainsi, une sorte de relais continu dans l'usage des lieux. Comment ceux-ci enregistrent-ils cette évolution ?

B - Compiègne, lieu de divertissement courtisan

Le changement progressif de fonction s'exprime, géographiquement, par la mise en valeur de nouveaux espaces et une autre organisation générale des lieux. A cet égard, le règne de Louis XV marque, sans doute, l'articulation décisive. L'espace de divertissement de la Cour s'organise, alors, autour de trois lieux appropriés : le château, les jardins et la forêt.

1 - Le château entre ville et forêt

Le château de Compiègne est, jusqu'à sa totale transformation, une forteresse assez peu spacieuse qui fait partie du dispositif défensif de la ville, puisqu'il s'appuie sur de solides remparts, et de la région, tout comme Cuise-la-Motte ou Pierrefonds, etc. Il sert, aussi, de pavillon de chasse. C'est à une femme, Marie Leczinska, que l'on doit d'avoir initié le projet de reconstruction. Tout en conservant les fondations du précédent, un bâtiment d'inspiration totalement différente vit le jour à partir de 1738. Il fut achevé en 1784. Ces indications suffisent à démontrer l'ampleur du chantier. La nouvelle architecture rend le Palais habitable par la Cour et en fait une véritable résidence aristocratique.

De plus, la reconstruction du château s'intègre au cœur d'un pro-

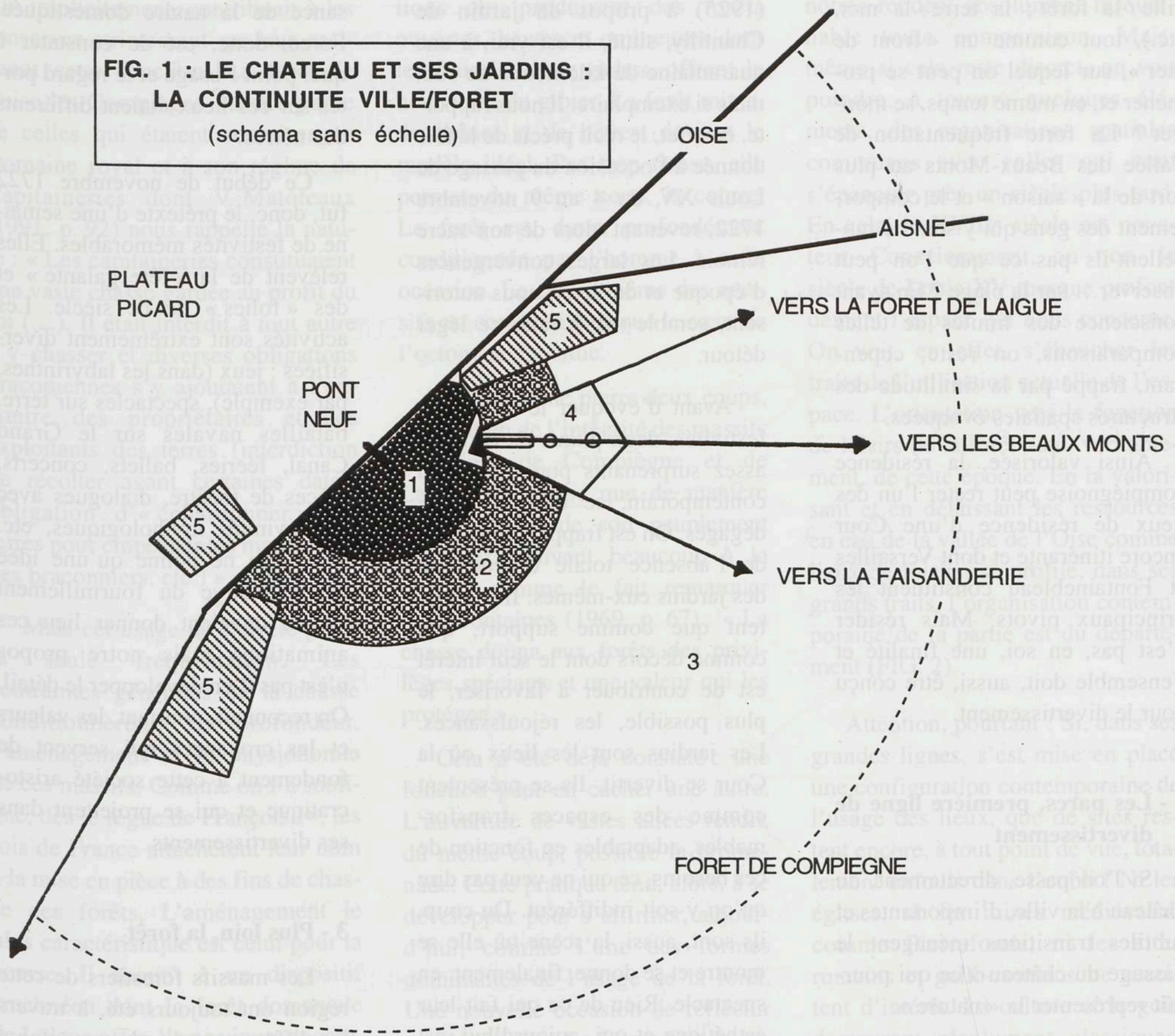
gramme d'urbanisme plus vaste et qui concerne la ville et sa forêt (FIG. 1). Compiègne se transforme ; Louis XV fit reconstruire le pont et engage les travaux d'une place monumentale autour du château. De l'autre côté, trois allées sont percées afin d'ouvrir la ville et le château sur la forêt. Ainsi, cette construction enjambe véritablement les vieux remparts et organise, fait d'urbanisme essentiel, la continuité entre la ville et la campagne. Un point étonnant renforce l'importance du château et de ses jardins dans la structure urbaine de Compiègne : ailleurs les remparts n'ont toujours pas été démolis et la vieille ville semble rester prisonnière derrière cet épais mur alors que l'absence de boulevard circulaire à leur place aggrave les difficultés de circulation.

Le nouveau château se trouve, donc, à l'articulation des deux milieux et prend, ipso facto, une valeur symbolique considérable. Il est, à la fois, la projection de la ville dans la forêt et un coin de forêt introduit dans la ville. La vaste terrasse de 103 m permet à l'œil de contempler l'ouverture sur la forêt et aujourd'hui d'autant mieux que Napoléon fit élargir la très fameuse perspective des « Beaux Monts » en 1810.

La terrasse est, donc, l'élément architectural pivot, une articulation spatiale de première importance. Devant, la forêt s'offre à la contemplation. En 1815, d'ailleurs, les plantations entreprises ont achevé de recouvrir le glacis agricole qui séparait, encore, les jardins de la forêt. Dans le même esprit, en 1810, Napoléon faisait construire un plan incliné afin de passer sans rupture de la terrasse aux jardins.

Une telle mise en scène procède, peut-être, de la même idée que celle qui présidera à l'organisation de certaines stations balnéaires. La terrasse n'est-elle pas une ligne de contact entre deux milieux très différents (la

**FIG. 1 : LE CHATEAU ET SES JARDINS :
LA CONTINUITE VILLE/FORET**
(schéma sans échelle)



**FIG. 1 : LE CHATEAU ET SES JARDINS :
LA CONTINUITE VILLE/FORET**

LEGENDE :

- 1 = vieille ville bloquée par ses remparts
- 2 = urbanisation récente bloquée par la forêt
- 3 = forêt
- 4 = château, petit et grand parcs
- 5 = zones d'activités

ville / la forêt ; la terre / la mer, etc.), tout comme un « front de mer », sur lequel on peut se promener et, en même temps, se montrer ? La forte fréquentation de l'allée des Beaux-Monts au plus fort de la « saison » et le comportement des gens qui y sont ne rappellent-ils pas ce que l'on peut observer... sur la plage ? En ayant conscience des limites de telles comparaisons, on reste, cependant, frappé par la similitude des structures spatiales évoquées.

Ainsi valorisée, la résidence compiégnoise peut rester l'un des lieux de résidence d'une Cour encore itinérante et dont Versailles et Fontainebleau constituent les principaux pivots. Mais résider n'est pas, en soi, une finalité et l'ensemble doit, aussi, être conçu pour le divertissement.

2 - Les parcs, première ligne de divertissement

Si l'on passe, directement, du château à la ville, d'importantes et subtiles transitions ménagent le passage du château à ce qui pourrait représenter la « nature ».

G. Rougerie et N. Beroutchavili (1991, p. 24) l'expriment ainsi : « (organisé) autour d'un axe principal et dont l'effet d'ensemble était un gradient destiné à mener, de proche en proche, du palais au jardin puis à la nature extérieure : nature civilisée, nature rustique, puis nature sauvage ». Dans le cas précis qui nous concerne : Petit Parc, Grand Parc et forêt.

Primitivement à la française, devenus ensuite à l'anglaise dans le cas de Compiègne, les jardins étaient, au XVIII^e siècle des lieux de divertissement privilégiés. Concernant les activités que la cour y déployait, on aura recours au témoignage de G. Macon

(1925) à propos du jardin de Chantilly, situé, il est vrai, à une quarantaine de kilomètres au sud, mais si exemplaire. Il nous rapporte, en effet, le récit précis de la fête donnée à l'occasion du passage de Louis XV, du 4 au 9 novembre 1722, revenant alors de son sacre rémois. Les larges convergences d'époque et de lieux, nous autorisent, semble-t-il, à faire ce léger détour.

Avant d'évoquer le détail des festivités, deux points de ce récit, assez surprenants pour le regard contemporain, se doivent d'être dégagés. On est frappé, d'une part, de l'absence totale d'évocation des jardins eux-mêmes. Ils n'existent que comme support, que comme décors dont le seul intérêt est de contribuer à favoriser, le plus possible, les réjouissances. Les jardins sont les lieux où la Cour se divertit. Ils se présentent comme des espaces transformables, adaptables en fonction de ces besoins, ce qui ne veut pas dire qu'on y soit indifférent. Du coup, ils sont, aussi, la scène où elle se montre et se donne, finalement, en spectacle. Rien de ce qui fait leur esthétique et qui, aujourd'hui, est le fondement même de leur reconnaissance sociale n'y apparaît. Le second point est, d'autre part, l'impressionnante foule qui participe, de près ou de loin, aux jeux, comme le confirme cette remarque de G. Macon (1925, p. 144) : « Tout le peuple de la contrée se mêlait aux réjouissances, jouait, chantait, dansait avec les soldats ; la pelouse était un véritable champ de foire (...) ». Au total, le même auteur estime à 60 000 le nombre de bouteilles bues à cette occasion. Une fois encore, nous sommes à l'opposé des usages actuels des jardins où le silence, voire une certaine forme de solitude, sont présentés comme les conditions nécessaires de la jouis-

sance de la nature domestiquée. Force, donc, est de constater à quel point l'usage et le regard portés sur ces lieux étaient différents des nôtres.

Ce début de novembre 1722 fut, donc, le prétexte d'une semaine de festivités mémorables. Elles relèvent de la « fête galante » et des « folies » de ce siècle. Les activités sont extrêmement diversifiées : jeux (dans les labyrinthes, par exemple), spectacles sur terre, batailles navales sur le Grand Canal, féeries, ballets, concerts, pièces de théâtre, dialogues avec les divinités mythologiques, etc. Tout cela ne donne qu'une idée approximative du fourmillement auquel devaient donner lieu ces animations mais notre propos n'est pas d'en développer le détail. On reconnaît, pourtant, les valeurs et les croyances qui servent de fondement à cette société aristocratique et qui se projettent dans ses divertissements.

3 - Plus loin, la forêt

Les massifs forestiers de cette région ont toujours été, à travers les différentes périodes que l'on a retenues, l'objet de soins attentifs, même si cela devait prendre des formes bien diverses. Les massifs de Compiègne et de Laigue sont les lambeaux d'un ensemble beaucoup plus vaste. Situés, comme on l'a vu, dans un espace d'abord de marche, ils ont, dans le même temps, été utilisés comme aire de chasse, particulièrement pour la courre. Cette activité est, depuis François I^{er}, le « Père des Veneurs », un des premiers aménageurs du massif compiégnois d'ailleurs, devenue peu à peu une activité de loisirs, exercée exclusivement par la fraction sociale dominante. De droit, elle s'est vue attribuer des lieux où son exercice excluait toute autre activité mais

qui, implicitement, contribuait à les conserver strictement en leur assignant cette fonction. La forêt de Cuise-les-Compiègne faisait partie de celles qui étaient soumises au Domaine royal et à son régime de Capitaineries dont V. Matoteaux (1991, p. 92) nous rappelle la nature : « Les capitaineries constituaient une vaste chasse gardée au profit du roi (...). Il était interdit à tout autre d'y chasser et diverses obligations draconiennes s'y ajoutaient à l'encontre des propriétaires et des exploitants des terres (interdiction de récolter avant certaines dates, obligation d'« écharbonner » les terres pour empêcher les manœuvres des braconniers, etc.) ».

Mais cet usage ne s'arrête pas à la seule fréquentation. Les contraintes générales de la chasse conditionnèrent, en profondeur, l'aménagement et la physionomie de ces massifs. Comme on l'a souligné, dès le règne de François I^{er}, les rois de France attachèrent leur nom à la mise en pièce à des fins de chasse des forêts. L'aménagement le plus caractéristique est celui pour la courre. Il aboutit à un dispositif arachnéen dont la forêt domaniale de Laigue offre, de nos jours encore, un exemple d'école parfaitement visible à l'échelle du 1/25 000^e. En son cœur même, le rendez-vous, souvent le point de départ de la chasse au centre d'un carrefour étoilé, est le Puits d'Orléans, qui forme le centre géométrique de trois octogones : l'Octogonet, le Petit et le Grand Octogone. En forêt de Compiègne, c'est le Puits du Roi qui joua le même rôle.

De plus, les plantations elles-mêmes furent conditionnées par la vénerie, comme le souligne P. Deffontaines (1969, p. 67) ; « Le bois ne compte pas, la chasse n'est plus ici une utilisation secondaire des boisements, elle devient le service principal et même exclusif ». Sont favorisées, donc, les planta-

tions qui produisent des forêts ouvertes, hautes et ombreuses dont les fourrés, assez riches, offrent la nourriture du gibier. La forêt mixte, de chênes et de hêtres, devient le modèle idéal. Pas trop dense, elle permet, du même coup, la courre. La forêt est, donc, profondément conditionnée par l'homme à cette occasion. Le centre même des massifs est concerné, puisque le cœur de l'octogone s'y situe.

Faisant d'une pierre deux coups, le maintien de l'intégrité des massifs forestiers de Compiègne et de Laigue, de même que de manière induite, celui de son peuplement giboyeux, doivent beaucoup à la chasse, comme le fait remarquer P. Deffontaines (1969, p. 67) : « La chasse donna aux forêts des privilèges spéciaux et une valeur qui les protégea ».

Cela a été déjà constaté : une fonction peut en cacher une autre. L'ouverture de vastes allées rendit, du même coup, possible la promenade. Cette pratique tend, alors, à se développer pour s'affirmer, aujourd'hui, comme l'une des formes dominantes de l'usage de la forêt. Une nouvelle occasion de réfléchir sur l'évolution des lieux et les mutations de leur usage.

Le XVIII^e siècle, en général, et le règne de Louis XV en particulier, est l'un des premiers temps forts de l'affectation récréative de ces lieux. Par maints aspects, elle s'inscrit dans une continuité historique : le couple château/forêt est un classique du genre. Mais le sens géographique de l'un, de l'autre et de la relation de l'un à l'autre marque, alors, une rupture. Le déclin de la fonction militaire a permis l'émergence des pratiques de divertissement. Cela n'a rien à voir, - faut-il encore le souligner ? - avec les phénomènes touristiques actuels. Les pratiques, les rapports aux lieux, le tout intégré dans des modes de vie et des systèmes de valeurs bien éloignés des

nôtres rendent absolument insoutenable toute comparaison. Mais, même si cela reste discret, on voit poindre, à travers quelques éléments, des organisations spatiales communes avec celles qui vont s'épanouir près un siècle plus tard. En cela, le XVIII^e siècle est novateur. Consciemment, ou non, le siècle de Louis XV marque profondément l'espace qui nous concerne. On voit, en effet, s'ébaucher les traits de l'utilisation actuelle de l'espace. L'orientation vers la fonction de loisirs de la forêt date, véritablement, de cette époque. En la valorisant et en délaissant les ressources en eau de la vallée de l'Oise comme lieux de loisirs, se profile, dans ses grands traits, l'organisation contemporaine de la partie est du département (FIG. 2).

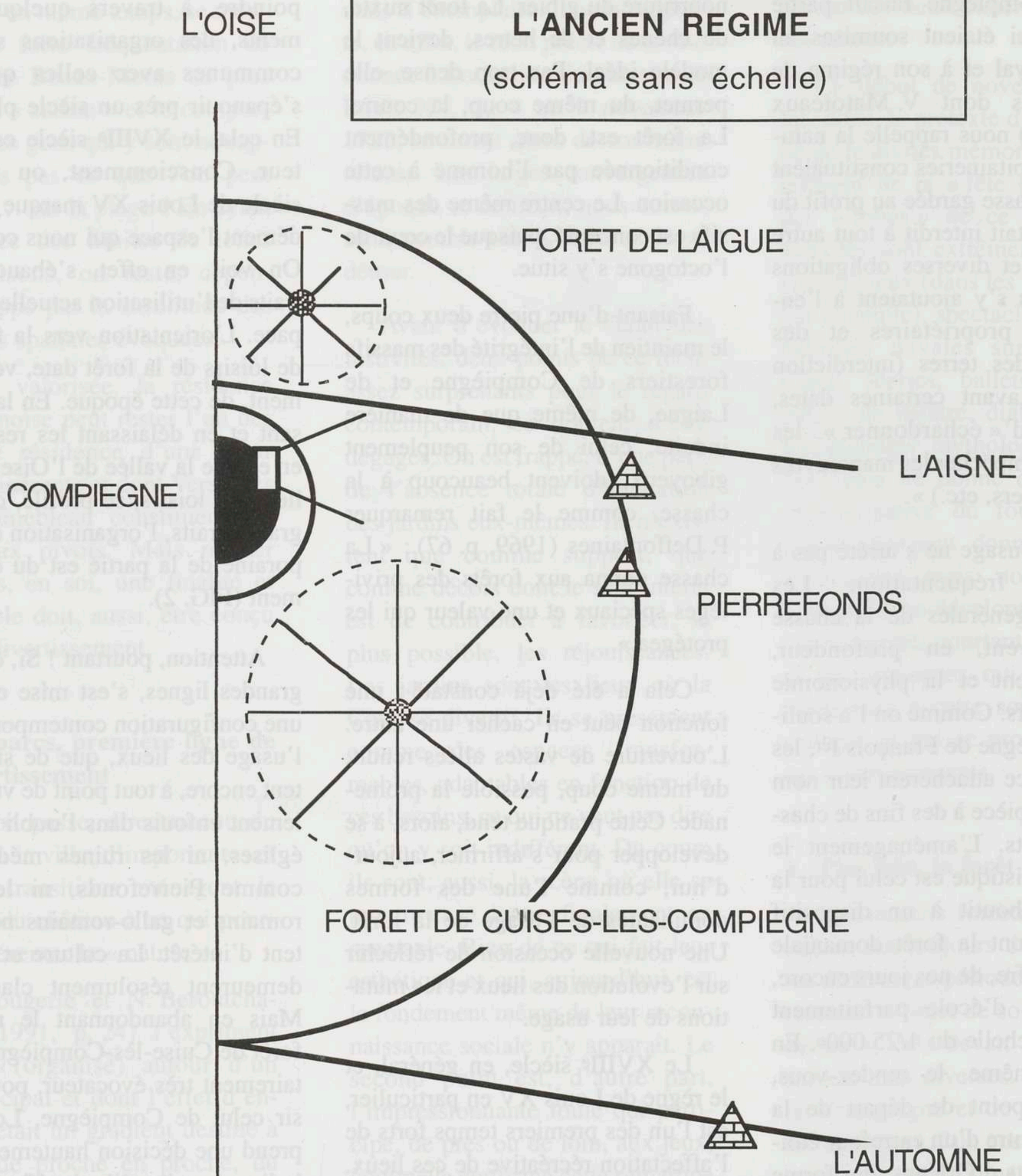
Attention, pourtant ! Si, dans ses grandes lignes, s'est mise en place une configuration contemporaine de l'usage des lieux, que de sites restent encore, à tout point de vue, totalement enfouis dans l'oubli ! Ni les églises, ni les ruines médiévales, comme Pierrefonds, ni les sites romains et gallo-romains ne suscitent d'intérêt. La culture et le goût demeurent résolument classiques. Mais en abandonnant le nom de forêt de Cuise-lès-Compiègne, militairement très évocateur, pour choisir celui de Compiègne, Louis XV prend une décision hautement symbolique, puisqu'il signifie l'émergence d'une nouvelle fonction, la récréation. Mais il faudra attendre la Révolution et, même, plus tard pour que cette appellation se popularise.

C - Une révolution de jardins ?

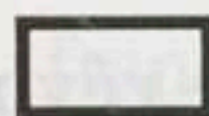
La période révolutionnaire, en décapitant la société dominante, a mis un coup d'arrêt à cet itinéraire. Le château de Compiègne fut transformé en Prytanée Militaire et l'on ne reviendra pas sur le nombre incalculable de destructions de ces


**FIG. 2 : VILLEGIATURE ROYALE
ET LIGNE DE DEFENSE DE
L'ANCIEN REGIME**

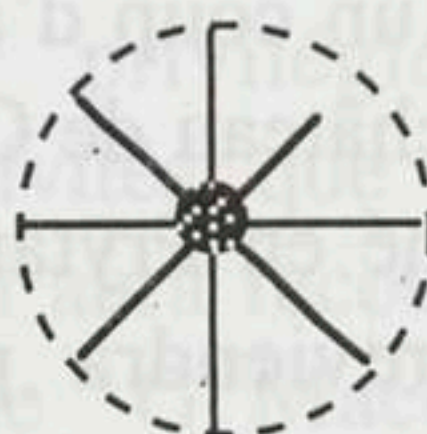
(schéma sans échelle)



**FIGURE 2 : VILLEGIATURE ROYALE ET LIGNE DE DEFENSE
DE L'ANCIEN REGIME.**

 Château de Compiègne

 Forteresses

 Octogones et carrefours de chasse

temps difficiles. Mais l'espace induit une part d'inertie et les événements violents ne l'affectèrent que dans l'ordre du temps court. Dans ce domaine, la véritable révolution est, sans doute, ailleurs. La société, influencée par les penseurs et les artistes des Lumières va changer le regard qu'elle porte sur ces lieux. Cette lente évolution des esprits semble, alors, en phase avec celle des espaces. Des hommes en seront les aiguillons mais le mouvement vient, assurément de plus profond.

Une des premières marques de cette mutation s'observe à travers l'art des jardins. Lieux privilégiés de matérialisation de l'imagination humaine, véritable champ clos de ses fantaisies, ils expriment, par les intentions qui s'y projettent, les valeurs d'une époque. Lieux de divertissements ils s'intègrent donc, même si le sens de ces mots évolue avec le temps, pleinement au cours de notre démarche. De fait, les bouleversements qui les affectent à la fin du XVIII^e siècle ne peuvent nous laisser indifférents. L'évocation de quelques principes suffira à s'en convaincre.

A la parfaite symétrie des jardins à la française, succède l'apparent désordre des jardins anglo-chinois. Mais l'influence des Lumières se fait, aussi clairement, sentir. C'est à Ermenonville que le Marquis de Girardin, par ailleurs admirateur et défenseur de Jean-Jacques Rousseau, choisit de faire des jardins non plus le décor d'un divertissement, mais le support même d'une contemplation, d'une méditation, solitaire qui plus est. Faire un jardin, écrit le marquis

lui-même, relève plus de la démarche artistique qu'architecturale (1992, p. 21) : « Ce n'est donc ni en architecte, ni en jardinier, c'est en poète et en peintre qu'il faut composer des paysages afin d'intéresser tout à la fois l'œil et l'esprit ». Inspirés, directement, de la peinture, et en particulier de son « pittoresque », les jardins deviennent, ainsi, des parcours initiatiques et une pédagogie philosophique. Voilà qui tranche singulièrement avec les conceptions précédentes. Peut-être, sommes-nous entrés dans la perspective moderne d'une conception des loisirs à valeur éducative.

L'irruption irréprouvable de la sensibilité romantique, et Jean-Jacques Rousseau en est le cœur, se fait, d'abord, de manière assez confidentielle. Elle se fait, localement, de manière conflictuelle. On se reportera, à titre d'illustration, au conflit d'usage engagé aux marges du « Désert » d'Ermenonville entre la Capitainerie du prince de Condé et le marquis de Girardin. Les détails de cet épisode sont rapportés dans l'ouvrage réédité du marquis de Girardin⁴ (1992, p. 157, note 15). Mais la lutte qui, ici, opposa le droit individuel, appuyé sur une sensibilité esthétique, et le droit aristocratique de la chasse exclusive symbolise les enjeux fondamentaux d'une société en mutation dont les prolongements ne vont pas manquer de se manifester. Si le tourisme, en tant que pratique sociale est, plutôt, de naissance anglaise les fondements idéologiques qui vont le soutenir ne sont-ils pas à chercher chez des penseurs comme Rousseau ? De fait, le tourisme n'est-il pas un des premiers

phénomènes d'inspiration cosmopolite, ce qui ne serait pas étonnant, d'ailleurs, puisqu'il procède de la même essence...

Les nouvelles idées se diffusent. Elles sont, aussi, relayées par des hommes dont il ne faut ni sous-estimer, ni sur-estimer le rôle. Le duc d'Orléans, passionné de cheval, tout comme Napoléon III l'était en matière d'archéologie, ont été des « introducteurs », et non pas des inventeurs, comme on aurait tendance à le dire, du tourisme moderne en ces lieux. Mais cela nous conduit à une autre période.

La fin du XVIII^e siècle est, donc, extrêmement ambiguë. L'achèvement des travaux du Château de Compiègne (1786) matérialise l'épanouissement d'un système caractéristique de l'Ancien Régime et dont l'origine remonte, sous des formes diverses, assez loin. Au même moment, puisque les jardins d'Ermenonville furent achevés en 1779, à quelques kilomètres au sud, mais assez loin pour s'y développer, émergent, en totale rupture avec lui, les premiers signes géographiques d'une nouvelle sensibilité, d'un nouveau système de valeurs, d'une nouvelle manière de penser le monde. Il ne me semble pas surprenant, à la réflexion, que de telles prises de position se jouent, d'abord, autour d'espaces marginaux et périphériques. L'on est, cependant, obligé de constater qu'il ne vont pas tarder de se diffuser à l'ensemble de la société. Cela prouve que les espaces de loisirs enregistrent, avant d'autres, les signes avant-coureurs des mutations les plus profondes.

4 L'ouvrage original « de la composition des paysages », est paru en 1777 ; la réalisation du jardin d'Ermenonville dure 13 ans, de 1766 à 1779.

II - LE TERRITOIRE TOURISTIQUE FLAMBOYANT : UN « AILLEURS » (1850-1914)

La seconde moitié du XIX^e siècle marque le deuxième temps fort de l'évolution de ces lieux. La spécialisation géographique engagée au cours du siècle précédent non seulement se confirme mais aussi s'affirme. La Révolution industrielle fixe l'usage productif et de transport de la vallée et ces activités sont incompatibles avec les pratiques ludiques. Symétriquement, le tourisme moderne naissant façonne, dans la continuité mais à sa manière, les espaces forestiers de la rive gauche, en particulier sous la houlette de Napoléon III et de son épouse Eugénie, relevant encore le rôle joué par les femmes et inauguré par Marie Leczinska. Il semble que le tourisme, à la recherche de montagnes et de littoraux soit, de la même manière à ce moment-là, à la recherche de forêts. Autrement dit, Deauville ou Biarritz ne sont, alors, en rien différentes de Compiègne et leur mise en tourisme se joue dans la même dynamique, l'Empire et la III^e République, du moins jusqu'à la Belle Epoque, en constituant les deux articulations principales.

A - Napoléon III et l'Impératrice transforment l'espace

La proportion qui, dans la mise en œuvre d'un tel courant, revient à l'homme et celle qui échoit à la société globale pourrait faire l'objet d'une large discussion. Cela échapperait à notre projet. Dans le détail, il est probable que l'Empereur participe, éventuellement en pionnier, à un mouvement général plus qu'il ne l'initie véritablement. Mais, concernant cet espace proprement dit, et, plus particulièrement, son organisation

et son usage en tant qu'espace touristique, les décisions prises par Napoléon III et son épouse sont déterminantes.

1 - Des « Folies » aux « Séries »

Après une période plus hésitante, le château redevint, donc, une véritable résidence aristocratique, de villégiature impériale plus précisément. C'est aux mois de novembre et de décembre que la cour y séjourne. Cette saison correspond, en effet, aux meilleurs moments pour la chasse. L'Europe des Grands, qu'ils soient hommes politiques ou artistes, se retrouve, dès lors, pour participer aux très mondaines « Séries » organisées par l'Impératrice. Elle choisit, elle-même, les invités qui succéderont au rythme moyen d'un groupe par semaine. Bref, comme l'écrit O. Aubry (1932, p. 75) : « Là (aux « Séries » de Compiègne) passèrent pendant les dix-huit ans du règne la plupart des princes de l'Europe, tous les personnages marquants de la politique, l'aristocratie étrangère, les savants, les écrivains, les artistes du moment ». Et voici Prosper Mérimée et son insoluble dictée, Charles Gounod, Alexandre Dumas ou encore, - comment l'oublier ? - Eugène Viollet-le-Duc. Les Metternich étaient d'autres habitués.

O. Aubry (1931) nous raconte le déroulement d'une après-midi : promenades en chars à banc à travers la forêt (pendant lesquelles P. Mérimée, malgré les couvertures qui étaient mises à sa disposition, s'enrhumait) ; visite à Pierrefonds ; excursion archéologique au cimetière gallo-romain de Lacroix-Saint-Ouen ou aux restes d'une villa gauloise au Mont Berny.

L'usage des lieux a profondément changé depuis un siècle. La

forêt, d'une part, devient un espace traversé à la lisière de laquelle se trouvent les attractions. Le cheval est le mode de transport adapté à son échelle et les nombreuses allées qui ont été tracées rendent possible, et même attractive, une telle pratique. Surtout, un autre regard est porté sur les bois et sur les sites qui les parsèment. Cela concerne particulièrement les sites historiques.

2 - La découverte du passé, entre transformation et conservation.

Le mouvement romantique, comme sensibilité, et Napoléon III, comme personnalité, ont contribué à valoriser les restes du passé et à en faire des lieux de contemplation, de mémoire et, finalement, d'attraction. Antoine Vivanel avait, déjà, ouvert une voie en léguant à la ville, en 1843, ses somptueuses collections, notamment de l'Antiquité. Reprenant ce courant, la société impériale va (re)découvrir et exhumer les nombreux et divers legs que toutes les époques avaient laissé de leur existence autour de Compiègne. Ce n'est pas une coïncidence fortuite si, par l'entremise de P. Mérimée (nommé, dès 1834, Inspecteur général des Monuments historiques, poste créé en 1830), le tournant de ce siècle a incarné le début du mouvement d'inventaire et de conservation de monuments devenus « historiques ». Mais, pour autant, il ne s'agit pas d'un regard simplement contemplatif.

On n'hésite pas à réinterpréter les sites et à y mettre sa propre vision du passé. Mérimée inspira, en effet, Viollet-le-Duc dont le nom reste attaché à l'œuvre, très controversée aujourd'hui, de Pierrefonds. En réalité, ce qui semble heurter la sensibilité de nos contemporains est la concep-

tion même de l'histoire qui était, alors, répandue et le droit que la société impériale se donnait d'ajouter sa marque à celle du temps. J.R. Pitte (1983, p. 98) apporte des éléments au débat : « Le plus couramment, il (Viollet-le-Duc) lui est reproché d'avoir consolidé les monuments en les transformant d'une manière excessive, c'est-à-dire de les avoir conformés à son imagination, de les avoir achevés en l'état présumé idéal dans l'esprit du Moyen Age. Le fait ne serait condamnable que si Viollet-le-Duc avait prétendu se livrer à des restaurations intègres, pour ne pas dire intégristes, ou en d'autres termes discrètes, comme on les désire aujourd'hui ». La limite entre conservation et transformation et sa tolérance ne sont, finalement, pas toujours placées au même endroit...

3 - La mise en scène ludique de la forêt

L'action de la société napoléonienne ne se limite pas aux défrichements de l'histoire. Elle construit ses propres lieux attractifs, en particulier dans la forêt. Les chalets de l'Impératrice en valorisent les sites remarquables comme les berges de l'étang Saint-Pierre. Ainsi, elle cesse d'être un unique territoire de chasse « taillé en pièces » uniformes et devient un lieu « pittoresque » de paysages variés, un espace de promenades et, finalement, une sorte de parc récréatif à l'usage des nouveaux utilisateurs. L'espace de récréation s'organise, donc. Il est structuré autour de « hauts lieux » reliés les uns aux autres grâce à des itinéraires bien balisés. En cela, il s'agit d'une véritable

invention dans la mesure où apparaissent des éléments jusque là inconnus qui constituent les appuis de nouvelles pratiques qui signifient de nouveaux rapports aux lieux portés par une nouvelle culture et soutenus par l'émergence d'une nouvelle frange sociale.

Sans doute serait-ce une erreur que de considérer une telle dynamique isolément. Certes, cette « mise en tourisme » s'inscrit dans un mouvement déjà significatif dérivé du siècle précédent. Mais, surtout, il procède du formidable bond de modernité qui accompagne l'évolution de toute une société, en voie d'enrichissement par une Révolution industrielle, qui s'impose, géographiquement, le long de la vallée, au cours d'un irrépressible processus d'industrialisation⁽⁵⁾.

L'arrivée du chemin de fer, le 21 octobre 1847 à Compiègne est, enfin, un événement concomitant de première importance. Le rôle de ce nouveau mode de transport, autant dans la promotion que dans la fréquentation de Compiègne est, en effet, fondamental. A 83,4 km de Paris, la ville s'ouvre, alors, aux habitants de la Capitale. A titre de comparaison, si l'on peut se fier à Gérard de Nerval dans Sylvie⁽⁶⁾, le trajet de Paris à Loisy, à 3 km d'Ermenonville, durait, en fiacre, quatre heures.

Le résultat, pour cette partie est du département de l'Oise, est une organisation spécialisée de l'espace qui constitue, aujourd'hui encore, une des clés fortes et pertinentes de son fonctionnement.

Enfin, le tourisme stimule les travaux d'équipements. Il est frappant de voir que la petite cité de

Pierrefonds fut dotée de réseaux urbains très en pointe pour l'époque. On en établit un, en effet, pour les eaux courantes et pour le gaz... Par ce biais là, Pierrefonds offre à ses habitants autant de « commodités » que les villes les plus modernes.

La chute brutale de l'Empire aurait pu condamner l'usage touristique de Compiègne et ses annexes. Sans doute les valeurs qui soutenaient cette mise en tourisme dépassaient-elles le cadre circonstancié des hommes. Loin de s'éteindre, en effet, l'espace touristique fut entretenu, et même enrichi, pendant les débuts de la Troisième République. C'est même pendant cette période que l'on observe la pleine réalisation et le fonctionnement d'un véritable territoire touristique. Certes, cela ne concerne encore qu'une frange très étroite de la population. Mais c'est bien elle qui peut, de manière claire, représenter les premiers exemples de ces comportements et stimuler les imitations.

B -Le territoire touristique flamboyant de la Belle Epoque

Le courant d'idées et de valeurs qu'exprimait, déjà, la société impériale allait trouver un relais très puissant dans la bourgeoisie industrielle et urbaine, particulièrement la « Haute », de cette fin de siècle. L'espace étudié devient le lieu de projection et de matérialisation des valeurs attachées aux grands courants de pensée et aux grandes sensibilités rayonnantes du moment : le romantisme, l'anglomanie, le naturalisme ou encore l'hygiénisme,

5 Voir, entre autres, Lazzarotti R. (1968)

6 Nerval de G. (1970) - Sylvie, Paris, éd. S.E.D.E.S, 195 p. (la citation est extraite du chapitre III « Résolution », p. 35). Le texte a été composé en 1853.

etc. Mais cette autre société dominante ne va pas se contenter de reprendre les pas de la précédente. A son tour, elle va transformer le territoire (FIG. 3) afin qu'il corresponde à ce qu'elle en attend.

1 - L'apparition des résidences secondaires

Le premier changement d'affectation concerne le château qui, en changeant de fonction, cessa d'être la principale villégiature de la région. En revanche, on assiste à la construction de nombreuses résidences secondaires, de très haut standing dirait-on aujourd'hui. Le style, directement inspiré des modèles balnéaire ou montagnard, est conforme à ce que l'on peut construire dans les autres régions touristiques fréquentées à l'époque. Les exemples ne manquent pas. On pense, notamment, à Vieux-Moulin, village de bûcherons installé dans une clairière, avant que ne s'y installe la famille des Comtes Pillet-Will qui y séjournait pendant le mois d'août⁽⁷⁾. Cette présence était suffisamment importante pour offrir, à une bonne partie des habitants du village, un travail de domestique ou autre employé. Dans le même ordre de choses, mais plus au sud, on pourrait évoquer le village d'Apremont et la résidence de Nissim de Camondo ou les trois monumentales constructions (les Fontaines, le Montvillargenne et le Manoir Sans-Souci) entreprises par la famille Rothschild à Gouvieux et dans ses environs. Le témoignage que nous livre G. Mahieu (1992, p. 50) est, à ce sujet, très riche : « Quand les enfants commencèrent à gambader, les Rothschild songèrent à acquérir une villégiature campa-

gnarde. En 1878, James fut séduit par le cadre romantique des Fontaines situé à peu de distance de Paris, bien desservi par le chemin de fer, à deux pas du Château de Chantilly : il s'en rendit propriétaire ». En quelques lignes, nous profitons d'une magnifique étude géographique comprenant l'analyse des facteurs de localisation et des motivations : proximité en distance kilométrique et accessibilité par le train, déjà principal mode de déplacement pour ce type de mouvement ; caractère romantique de la campagne qui crée un effet de dépaysement ; attraction du Château. D'autres témoignages confirment que l'usage fait de ces résidences inaugure bien celui des résidences secondaires des années ultérieures et, au-delà, anticipe sur une des fonctions essentielles de cette région devenue aujourd'hui l'aire de loisirs des résidents de l'agglomération parisienne.

Une catégorie sociale, attirée par les lieux sans doute autant que par ceux qui, avant eux, les ont animés, s'y attache et les fait fonctionner selon ses modèles. En conséquence, par rapport à la situation précédente, on assiste à une plus grande dispersion de la villégiature. Ces immenses résidences secondaires se dressent, en effet, de loin en loin, d'autant plus que leur propriétaire recherche un certain isolement.

2 - Pierrefonds-les-Bains, station touristique

Pour autant, cette partie de l'Ile de France ne reste pas, exclusivement, une simple aire de loisirs destinée aux premiers Parisiens, voire Lillois, pouvant profiter de la formule du week-end. En effet,

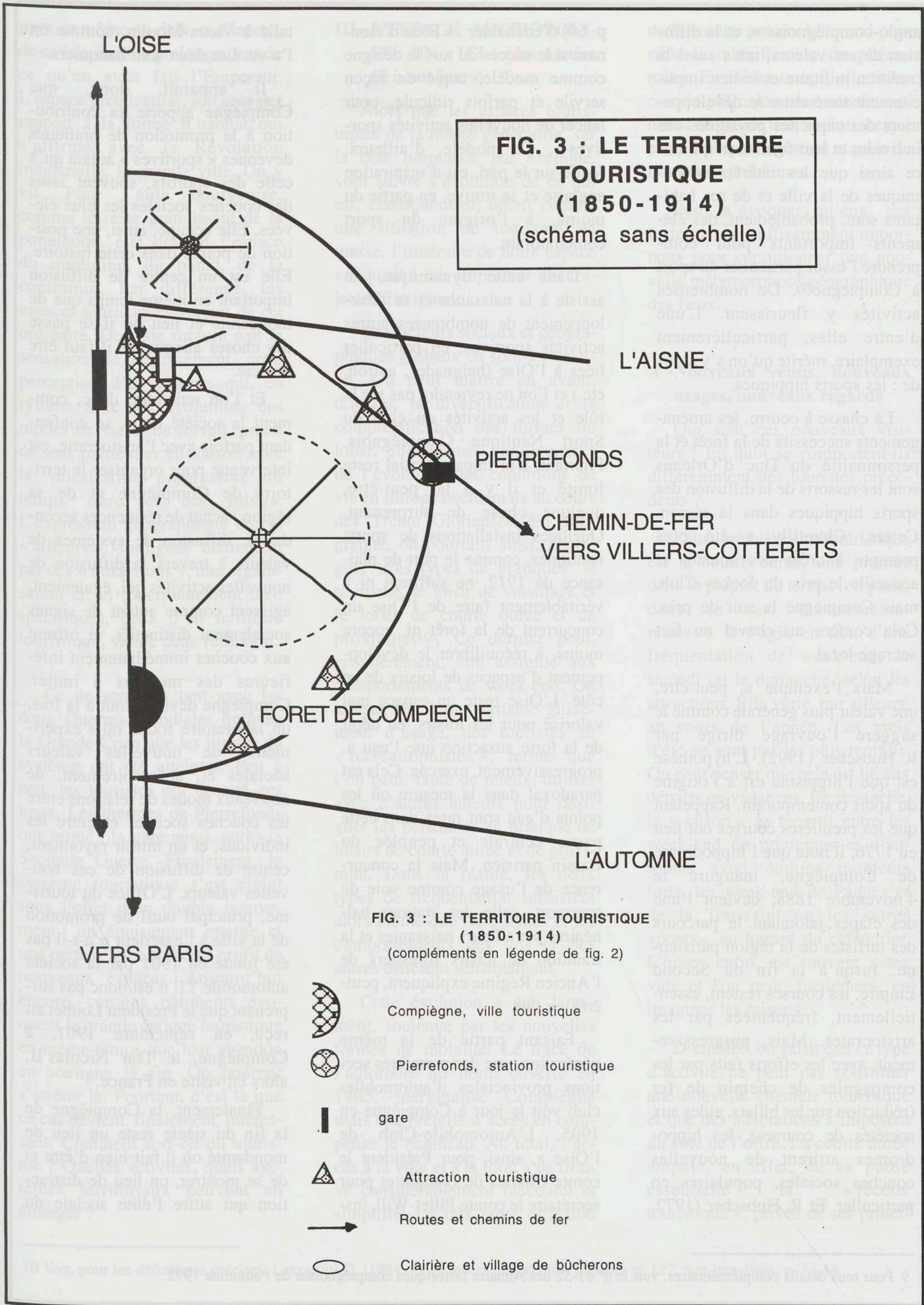
au même moment, se construit, à Pierrefonds devenue Pierrefonds-les-Bains, une véritable station touristique, ce que remarque, encore, le Guide Bleu « Paris et ses environs » (1920, p. 480) : « Pierrefonds (101 km de Paris), 1 786 hab., bâti à l'extrémité S.E. de la forêt de Compiègne, au pied d'une colline boisée que couronnent les tours du célèbre château, au bord d'un petit lac, est une villégiature agréable (juin-sept.) et très fréquentée, avec un établissement thermal ». Tous les ingrédients qui font les stations touristiques sont, ici, rassemblés : les bains et le lac, sur lequel on peut faire de la barque, le casino, les hôtels aux noms évocateurs (les Ruines, les Etrangers, l'Enfer, etc.) et ce qui, désormais en est la pièce maîtresse, la gare, ouverte en 1888, appartenant à la Compagnie du Nord. Il ne manquait plus que quelques célébrités pour « médiatiser » Pierrefonds. Ce sont, entre autres, les membres de la famille Clément-Bayard, originaire de la ville elle-même, qui joueront ce rôle, en pratiquant, notamment, le vol en dirigeable, ce qui assure la promotion de la station et contribue à en faire un lieu de mondanité⁽⁸⁾.

3 - Compiègne, ville touristique et lieu d'innovation sportive

Si le château de Compiègne n'est plus le seul point d'hébergement, la ville elle-même, n'en perd pas pour autant son rôle structurant en matière de tourisme et, puisqu'il faut désormais le dire, de loisirs. En effet, c'est à cette période que le développement du sport contribue à en faire un lieu d'innovation. L'importance de la présence anglaise, la « gentry

7 Pour tous détails complémentaires, voir le n° 49-50 des Annales historiques compiégnoises du printemps 1992

8 Maurice Pillet-Will y installa une colonie de vacances des patronages (voir Rauch A. (1996), p. 73).



anglo-compiégnoise », et la diffusion de ses valeurs, mais aussi la tradition militaire et le lien implicitement tissé entre le développement des capacités physiques des individus et leur formation militaire ainsi que les intérêts économiques de la ville et de ses habitants sont, probablement, des éléments importants pour comprendre l'essor particulier du sport à Compiègne⁹. De nombreuses activités y fleurissent. L'une d'entre elles, particulièrement exemplaire, mérite qu'on s'y attarde : les sports hippiques.

La chasse à courre, les aménagements successifs de la forêt et la personnalité du Duc d'Orléans sont les ressorts de la diffusion des sports hippiques dans la région. Certes, Chantilly a été plus prompte à créer des courses et accueille le prix du Jockey-Club, mais Compiègne la suit de près. Cela confère au cheval un fort ancrage local.

Mais l'exemple a, peut-être, une valeur plus générale comme le suggère l'ouvrage dirigé par R. Hubscher (1992). L'hypothèse est que l'hippisme est à l'origine du sport contemporain. Rappelant que les premières courses ont lieu en 1776, il note que l'hippodrome de Compiègne, inauguré le 4 novembre 1888, devient l'une des étapes jalonnant le parcours des turfistes de la région parisienne. Jusqu'à la fin du Second Empire, les courses restent, essentiellement, fréquentées par les aristocrates. Mais, progressivement, avec les efforts faits par les compagnies de chemin de fer (réduction sur les billets, aides aux sociétés de courses), les hippodromes attirent de nouvelles couches sociales, populaires en particulier. Et R. Hubscher (1972,

p. 60) d'enchaîner : « Rien d'étonnant si le succès du turf le désigne comme modèle, copié de façon servile et parfois ridicule, pour lancer de nouvelles activités sportives ». Ce modèle, d'ailleurs, fondé sur le pari, est d'inspiration anglaise et se trouve, en partie du moins, à l'origine du sport contemporain.

Dans cette dynamique, on assiste à la naissance et au développement de nombreuses autres activités sportives, en particulier liées à l'Oise (baignades, aviron, etc.) et l'on ne reviendra pas sur le rôle et les activités du club du Sport Nautique Compiégnois. Pourtant, leur impact spatial reste limité et il y a là, peut-être, quelque chose de surprenant. Quelques installations de sports nautiques, comme le port de plaisance de 1912, ne suffirent ni à véritablement faire de l'Oise un concurrent de la forêt ni, encore moins, à rééquilibrer le développement d'espaces de loisirs de ce côté. L'Oise reste un espace mal valorisé pour les loisirs, en dépit de la forte attraction que l'eau a, progressivement, exercée. Cela est paradoxal dans la mesure où les points d'eau sont rares dans cette partie centrale et peuplée du Bassin parisien. Mais la concurrence de l'usage comme voie de transport, celle des stations balnéaires par ailleurs naissantes et la tradition de loisirs forestiers de l'Ancien Régime expliquent, peut-être, ce fait.

Faisant partie de la même génération, une des premières sections provinciales d'automobile-club voit le jour à Compiègne en 1905. L'Automobile-Club de l'Oise a, ainsi, pour Président le comte Charles de L'Aigle et pour secrétaire le comte Pillet-Will, ins-

tallé à Vieux-Moulin, comme on l'a vu. Les deux sont banquiers.

Il apparaît, donc, que Compiègne apporte sa contribution à la promotion de pratiques devenues « sportives » autant qu'à celle des sportifs, souvent issus des couches sociales les plus élevées. Elle occupe, ainsi, une position de pointe dans cette histoire. Elle est un centre de diffusion important en même temps que de mondanité et lieu où il se passe des choses auxquelles il faut être associé.

Et l'on retiendra, donc, comment la société riche, se confondant parfois avec l'aristocratie, est intervenue pour organiser le territoire de Compiègne et de sa région : achat de résidences secondaires, diffusion de systèmes de valeurs à travers la diffusion de nouvelles activités qui, également, agissent comme autant de signes socialement distinctifs, et offrent aux couches immédiatement inférieures des modèles à imiter. Compiègne devient, tout à la fois, un laboratoire social où s'expérimente de nouvelles valeurs sociales et, accessoirement, de nouveaux modes de relations entre les couches sociales et entre les individus, et un miroir rayonnant, centre de diffusion de ces nouvelles valeurs. L'Office du tourisme, principal outil de promotion de la ville à l'extérieur n'a-t-il pas été fondé en 1907 par la société automobile ? Il n'est donc pas surprenant que le Président Loubet ait reçu, en septembre 1901, à Compiègne, le Tsar Nicolas II, alors en visite en France.

Finalement, la Compiègne de la fin du siècle reste un lieu de mondanité où il fait bien d'être et de se montrer, un lieu de distraction qui attire l'élite sociale du

9 Pour tous détails complémentaires, voir le n° 51-52 des Annales historiques compiégnaises de l'automne 1992.

pays, et même au-delà, et s'inscrit, de ce fait, dans le prolongement de ce qu'en avait fait l'Empereur. L'espace prend, aussi, son sens par rapport à la forme d'habitat qui s'affirme avec la Révolution industrielle, la grande ville. On y vit. Pour l'élite bourgeoise, comme le reste grandissant de la population, elle devient l'espace du quotidien, du banal, de la contrainte. Par différence, les espaces touristiques sortent de cet ordinaire. De cette rupture naît la sensation de dépaysement, cette perception d'un ailleurs qui, en rythme avec les évolutions des modes de vie et de travail, prend ce sens particulier en liaison avec la valorisation progressive du temps libre et des loisirs. L'expression géographique de cet « ailleurs », soulignée clairement par des « attractions », une organisation et un fonctionnement bien spécifiques, ceux d'un territoire touristique, valide cette réflexion.

Ce ne sont pas tant avec les deux Guerres mondiales qu'avec la Grande Crise que les limites du système ont été atteintes. Peu à peu, les touristes ont déserté ces lieux. Les thermes de Pierrefonds ont fermé ; la gare aussi, après la Seconde Guerre. Finalement, le système touristique s'est éteint sous l'effet d'un double mouvement : un épuisement interne et une perte d'attractivité au profit de nouveaux espaces. Aujourd'hui encore, certains bâtiments évoquent la grande époque touristique en même temps que leur abandon en souligne la fin. On pourrait s'arrêter là. Pourtant, c'est là que ce cas devient, finalement, intéressant. Comment sort-on du tourisme ? Quelles activités, quels systèmes territoriaux peuvent émerger ?

III - L'ESPACE METROPOLITAIN : UN « ICI » (des années 60 à nos jours)

Alors que les espaces touristiques de la même génération, sur la côte normande par exemple, vont suivre l'évolution de ce qui est, classiquement, décrit comme une situation de tourisme de masse, l'itinéraire de notre espace va, quant à lui, emprunter une trajectoire originale.

Des facteurs sociaux et géographiques globaux en sont à l'origine. On peut mettre en avant, d'abord, la diversification et la complexification des formes du loisir, elles-mêmes conséquences de l'évolution des conditions de vie en Europe occidentale au cours des Trente Glorieuses. En géographe, on pourrait, ainsi, distinguer trois types de pratiques : le tourisme, le loisir de voisinage et le loisir de courte durée et de proximité⁽¹⁰⁾. Ce dernier peut, grossièrement, être assimilé aux comportements de week-end. On assiste, ici, à un véritable glissement d'usage, des touristes au « récréationnistes », terme que l'on peut, faute de mieux, utiliser avec d'autres auteurs pour désigner les personnes en pratique de loisirs de courte durée et de proximité. Dans la réalité, les deux types de fréquentation subsistent alors même que les attentes et les comportements des uns et des autres diffèrent sensiblement.

Cette évolution a été, largement, soutenue par les nouvelles formes de mobilité. Le tracé de l'autoroute du nord, ouverte en 1965, marginalise Compiègne mais une bretelle d'accès en compense le handicap. Au total, l'accès à la ville et à la forêt s'en trouve considérablement raccourci et simplifié. La très large diffusion

de la voiture automobile rend possible la massification du phénomène. En même temps, elle favorise la diffusion des récréationnistes au gré de leur vouloir, ce qui en complique la gestion et pose de nouveaux problèmes.

Pour n'évoquer qu'eux, ces facteurs sont suffisamment importants pour conditionner une nouvelle métamorphose géographique des lieux.

A - Nouveaux venus, nouveaux usages, nouveaux regards

Qui sont ces nouveaux visiteurs ? En quoi se comportent-ils différemment des touristes précédents ?

Leur première caractéristique est la courte durée, une journée dans la plupart du temps (on parle, dans ce cas, d'« excursionnistes »). Il s'agit, en fait, d'une fréquentation de week-end, le samedi ou le dimanche, selon les attractions. Elle varie, par ailleurs, au cours de l'année. Les mois d'été ne sont pas les plus remplis. On peut penser que cela est lié aux départs en vacances. En revanche, la « saison » se répartit entre les week-end de printemps et d'automne avec, comme moments forts, les week-end de Pâques et de la Toussaint ou les autres « ponts », au hasard du calendrier. L'hiver, enfin, est souvent assez vide et l'on peut, facilement, en imaginer les raisons.

D'emblée, on saisit que ce type d'activité ne peut pas constituer une nouvelle clientèle touristique et que des adaptations s'imposent du côté de l'offre. La courte durée ampute, en effet, de sa partie essentielle la « recette touristique », privée de ses princi-

¹⁰ Voir, pour les définitions précises, Lazzarotti O. (1994) - Les loisirs périurbains. Espaces n° 127, mai-juin 1994, p. 34-44

pales valeurs ajoutées, le manger et le coucher. L'infrastructure hôtelière qui fit les beaux jours de Pierrefonds ne peut y puiser un second souffle et force est de constater que l'hôtel des Ruines n'a jamais si bien porté son nom... Une hôtellerie existe bien. Mais elle est, surtout, localisée autour de Compiègne et cherche à atteindre la clientèle d'affaires. Et, aujourd'hui, aucune chaîne ni aucun investisseur ne semble intéressé par un projet de type "loisir".

La seconde caractéristique de ces visiteurs est leur origine géographique. Majoritairement, ils proviennent de la région Ile-de-France. Compiègne se trouve, ainsi, placée dans leur aire de loisirs, c'est-à-dire à une distance (évaluée en temps et en coût) qui la rend accessible dans le cadre de telles pratiques, et ce point me semble d'une importance capitale. La région compiégnoise, en effet, devient un lieu d'usage hebdomadaire, voire quotidien, facilement accessible en tout état de cause. Il s'intègre à l'horizon quasi-immédiat de millions de personnes. De ce fait, il se banalise et s'intègre à la réalité ordinaire de ces gens. La distance perçue se réduit. L'usage, ou même la simple possibilité de l'usage courant, le rapprochement, matériel d'abord, psychologique ensuite, avec les lieux du quotidien affaiblissent l'un des mécanismes de l'attraction touristique, le dépaysement, l'inconnu, l'ailleurs et son mystère.

De cette constatation, ne peut-on pas tirer la formulation du premier paradoxe que cette étude permet d'énoncer, le paradoxe sur le tourisme ? L'attraction de l'ailleurs cesse de s'exercer lorsque cet ailleurs devient trop accessible. Or, la mise en tourisme

d'un territoire consiste, précisément, à le rendre accessible. Il aboutit, donc, dans une certaine manière, à affaiblir un des ressorts même de l'attractivité touristique en même temps qu'il ouvre l'espace aux touristes. Où se situe l'équilibre ? Peut-on l'atteindre ? Le système touristique connaît-il des mécanismes d'autorégulation ? La venue de nouveaux types de visiteurs contribue à modifier le territoire touristique qui s'était mis en place. Cette analyse mérite d'être conduite tout en sachant que cet élément n'est pas, loin s'en faut, le seul facteur d'évolution de notre espace.

B - Nouvelles territorialités.

Ces réflexions nous renvoient au terrain et à l'observation de ce qui, aujourd'hui, s'y passe (FIG. 4).

1 - Du nouvel usage des forêts

Une première série de constatations porte sur l'usage de la forêt. Son étude représente, en soi, un très vaste sujet dont il n'est pas question de faire le tour. Sans entrer dans les détails⁽¹¹⁾, et en prenant, éventuellement, le risque de la simplification extrême, on peut relever quelques points importants sur la manière dont l'espace forestier aujourd'hui fonctionne.

Les chiffres de fréquentation dont on peut disposer révèlent la très forte pression exercée par les activités de loisirs même s'ils n'ont rien à voir avec les pressions exercées sur les forêts plus proches de Paris. Ici, en effet, la fonction ludique se concilie, encore, avec les autres, en particulier l'exploitation économique. Elle s'inscrit dans le droit fil d'un

usage très ancien. Pourtant, notre époque se distingue des autres de plusieurs façons.

Il s'agit, d'abord, d'une occupation très inégale de la forêt. Les gens se concentrent - faut-il le déplorer ? - sur quelques hauts lieux comme Les Beaux Monts et leur point de vue ou, encore, le long des routes. De plus, si l'on s'en tient au tracé des différents itinéraires ouverts, notamment les G.R. et les pistes cyclables, on constate une valorisation de la lisière forestière en passant par les lieux pittoresques. Nous sommes loin, donc, de l'usage géométrique et profond des massifs qui était celui de la chasse à courre.

Il faut, également, évoquer les conclusions de B. Kalaora (1993) qui montre que, loin d'être essentiellement populaire, la fréquentation de la forêt est, en réalité, socialement sélective. L'image d'un massif imbibé de fréquentation au point d'être « saturé » doit, donc, être très sérieusement corrigée. Précisément, la concentration des visiteurs sur certains points, si elle fonde une perception de la « saturation » éloigne, de fait, les visiteurs du reste du massif. De même, si les « dégâts » causés sont particulièrement visibles (ordures, papiers sales, détritiques, etc.) ils ne compromettent pas en profondeur son équilibre général.

Les relations entre les usagers et la forêt ont toujours été très ambiguës. On peut dire, en effet, que les pratiques ludiques de toutes les époques ont, à leur manière, généré des formes de sélection dans l'organisation et la composition même de la forêt et cela pourrait être interprété comme un « appauvrissement ». Mais elles ont, aussi, assuré la pérennité des massifs. Dans une

11 Voir, entre autres, Kalaora B. (1993)

FIG. 4 : LE TERRITOIRE METROPOLISE
(schéma sans échelle)

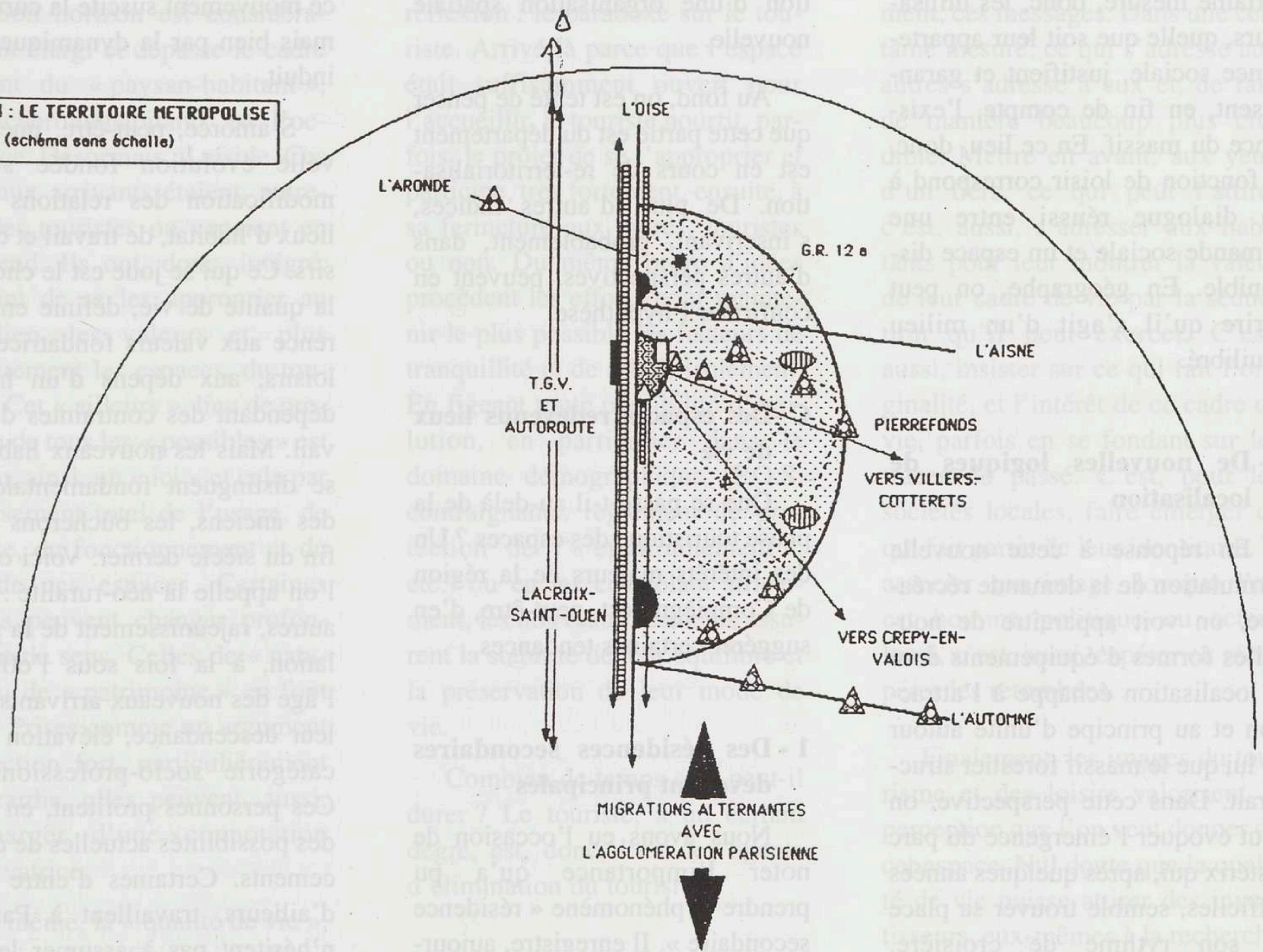








FIG. 4 : L'ESPACE METROPOLISE
(compléments en légende des fig. 2 et 3)

-  COMPIEGNE, ville-étape
-  Université Technologique de Compiègne
-  Zones d'activités
-  Villages "néo-ruraux"
-  Portée limite de l'aire de loisirs de courte durée des habitants de l'agglomération parisienne (une heure d'automobile, environ)
-  Sentiers de randonnées et pistes cyclables

certaines mesures, donc, les utilisateurs, quelle que soit leur appartenance sociale, justifient et garantissent, en fin de compte, l'existence du massif. En ce lieu, donc, la fonction de loisir correspond à un dialogue réussi entre une demande sociale et un espace disponible. En géographe, on peut écrire qu'il s'agit d'un milieu équilibré.

2 - De nouvelles logiques de localisation

En réponse à cette nouvelle formulation de la demande récréative, on voit apparaître de nouvelles formes d'équipements dont la localisation échappe à l'attraction et au principe d'unité autour de lui que le massif forestier structurait. Dans cette perspective, on peut évoquer l'émergence du parc Astérix qui, après quelques années difficiles, semble trouver sa place et son rythme de croisière. Branché directement sur l'autoroute, il est l'équipement de loisirs de courte durée et de proximité par excellence. On voit, aussi, fleurir les sites golfs, accompagnés ou non de leur programme résidentiel. Celui de Monchy-Humières, le long de la vallée de l'Aronde, prend un sens particulier, sur la rive droite de l'Oise. Cela remet en cause la spécialisation de l'espace issue de la Première Révolution industrielle qui laissait le plateau à l'agriculture et la rive gauche de l'Oise aux loisirs. Notons, enfin, l'apparition de « routes » à thèmes et la mise en valeur d'un patrimoine architectural évalué aujourd'hui comme l'un des plus riches. Il en est ainsi de la route de la « vallée des 35 clochers » qui, le long de l'Automne, contribue à l'appari-

tion d'une organisation spatiale nouvelle.

Au fond, on est tenté de penser que cette partie est du département est en cours de re-territorialisation. De plus, d'autres indices, s'inscrivant, probablement, dans d'autres perspectives, peuvent en confirmer l'hypothèse.

C - Des espaces redevenus lieux de vie

Que se passe-t-il au-delà de la phase touristique des espaces ? Un des intérêts majeurs de la région de Compiègne est, peut-être, d'en suggérer certaines tendances.

1 - Des résidences secondaires devenant principales

Nous avons eu l'occasion de noter l'importance qu'a pu prendre le phénomène « résidence secondaire ». Il enregistre, aujourd'hui, dans certains lieux bien précis, une inflexion originale. Si l'on prend l'exemple, certes un peu particulier mais peut-être révélateur, de la commune de Vieux-Moulin, on est frappé par le sens de l'évolution. De 1968 à 1990, en effet, le nombre de résidences secondaires a diminué non seulement dans ses pourcentages mais aussi en valeur absolue. Cela révèle le mouvement de « principalisation » de ces résidences. Cette tendance est, aujourd'hui, tout à fait marginale et ponctuelle, certes. Mais pour autant, elle nous semble s'inscrire dans une perspective qui la rend essentielle. Après tout, ces « Belles », peintes par E. Boudin sur la plage de Trouville, n'étaient-elles pas, en leur temps, aussi marginales ? Ce n'est, donc, pas par son ampleur actuelle que

ce mouvement suscite la curiosité, mais bien par la dynamique qu'il induit.

S'amorce, peut-être, une nouvelle évolution fondée sur la modification des relations entre lieux d'habitat, de travail et de loisirs. Ce qui se joue est le choix de la qualité de vie, définie en référence aux valeurs fondatrices des loisirs, aux dépens d'un habitat dépendant des contraintes du travail. Mais les nouveaux habitants se distinguent fondamentalement des anciens, les bûcherons de la fin du siècle dernier. Voici ce que l'on appelle la néo-ruralité : entre autres, rajeunissement de la population, à la fois sous l'effet de l'âge des nouveaux arrivants et de leur descendance, élévation de la catégorie socio-professionnelle. Ces personnes profitent, en effet, des possibilités actuelles de déplacements. Certaines d'entre elles, d'ailleurs, travaillent à Paris et n'hésitent pas à assumer le coût financier et en temps de leur choix de résidence.

Comme le tourisme en son temps, ce mouvement sollicite l'installation d'équipements relevant de la modernité. Les services de base, comme la poste ou l'école, font l'objet d'une attention particulière mais, au-delà, de petites communes, Vieux-Moulin en particulier⁽¹²⁾, sont parmi les premières à souhaiter être câblées...

2 - Des touristes à l'« homme-résident »

Mais l'homme n'« habite » plus, au sens où le géographe M. Le Lannou l'entendait. Il n'a plus la responsabilité directe de l'entretien et de l'équilibre des espaces où il vit et dont il ne vit

12 Pour développer cet exemple, il faudrait le replacer dans le cadre intercommunal du S.I.V.O.M. (voir, entre autres, Woimant M. (1996)).

plus. Son horizon est considérablement élargi et dépasse le cadre restreint du « paysan-habitant », les bûcherons-habitants en l'occurrence. Désormais, il réside. Ces nouveaux arrivants étaient, autrefois, des touristes ou venaient en week-end. Ils ont, donc, intégré, au point de se les approprier au quotidien, les valeurs et, plus concrètement les espaces, du tourisme. Cet « ailleurs », lieu de projection de tous les « possibles » est devenu, ainsi, un « ici » et cela par renversement total de l'usage, de l'image, du fonctionnement et du sens de ces espaces. Certaines notions peuvent changer profondément de sens. Celles de « nature » ou de « patrimoine » en font partie. Prises comme un argument d'attraction fort, particulièrement en Picardie, elles peuvent, aussi, se charger d'une connotation conservatrice.

De même, la « qualité de vie », telle qu'on la définit aujourd'hui, fondée, notamment, sur la qualité de « l'environnement » et sa préservation, le contact avec la nature, le « retour » à une forme d'authentique, en particulier dans les rapports humains, entrent, également, dans cette catégorie. On trouvera, aussi, la volonté de fuir la ville et toutes les images qui en font, à tort ou à raison, un lieu d'hostilité pour l'homme.

Loin de figer l'évolution des lieux, le tourisme et ses acteurs, et d'abord les touristes eux-mêmes, apportent certaines valeurs d'usage et d'image aux espaces qui agissent, ainsi, sur leur évolution. En reprenant ces valeurs, les nouveaux venus en font, également, glisser le sens, au point, parfois, de les inverser.

Et nous voilà au cœur du second paradoxe de cette

réflexion : le paradoxe sur le touriste. Arrivé là parce que l'espace était suffisamment ouvert pour l'accueillir, le touriste nourrit, parfois, le projet de se l'approprier et participe, très fortement, ensuite, à sa fermeture aux autres, touristes ou non. Du même ordre d'idées procèdent les efforts pour maintenir le plus possible les facteurs de tranquillité et de relatif isolement. En figeant toute possibilité d'évolution, en particulier dans le domaine démographique (P.O.S. contraignants, règlement de protection de l'« environnement », etc.) ou en les contrôlant strictement, les nouveaux résidents assurent la stabilité de leur équilibre et la préservation de leur mode de vie.

Combien de temps cela peut-il durer ? Le touriste, à un certain degré, est, donc, l'un des agents d'élimination du tourisme...

D - De l'image à l'usage : le « détournement de l'espace »

Après les fulgurants progrès de la mobilité, l'autre phénomène général de notre temps est la montée en puissance des moyens de communication. Les espaces touristiques, si chargés en images positives et valorisées, ne pouvaient pas y échapper. Entre « ici » et « ailleurs », il n'y a rien de plus ambigu que le discours touristique et les intentions de celui qui en use ne sont jamais évidentes. Insister sur ce qui attire les touristes ou les récréationnistes, c'est insister sur l'intérêt des attractions à voir (arguments naturel, l'anti-ville, culturel, le « patrimoine », ludique, etc.) et mettre en avant ce qui va créer un dépaysement avec le quotidien.

La société locale reçoit, égale-

ment, ces messages. Dans une certaine mesure, ce qui s'adresse aux autres s'adresse à eux et, de fait, de manière beaucoup plus crédible. Mettre en avant, aux yeux d'un tiers, ce qui peut l'attirer c'est, aussi, s'adresser aux habitants pour leur montrer la valeur de leur cadre de vie par la séduction qu'il peut exercer. C'est, aussi, insister sur ce qui fait l'originalité, et l'intérêt de ce cadre de vie, parfois en se fondant sur les traces du passé. C'est, pour les sociétés locales, faire émerger ce qui fait partie de leur identité. Y associer son image, lorsque l'on est homme politique ou acteur local, c'est, aussi, espérer en récupérer les retombées...

Finalement, les images du tourisme et des loisirs valorisent la perception que l'on veut donner de cet espace. Nul doute que la qualité de vie puisse attirer des investisseurs, eux-mêmes à la recherche de cette image ou, tout simplement, des hommes. Cela va dans le sens général de notre société. Il y a, incontestablement, une synergie entre le choix de l'université et la volonté de promouvoir l'U.T.C. (créée en 1972). En aval de l'Oise et plus récemment, le Parc scientifique procède de la même dynamique visant à faire de cet espace un technopôle⁽¹³⁾. Cela souligne avec force la vigueur d'une articulation qui fonctionne entre le tourisme et les loisirs et les autres secteurs de l'activité économique et dont l'un des ressorts, mais pas le seul, est l'image.

E - L'intégration à un espace métropolisé

Comment, aujourd'hui, peut-on, donc, comprendre l'espace de la forêt de Compiègne ? Une des

13 Voir, entre autres, Zaninetti J.M. (1996)

voies possibles emprunte le concept de « métropolisation » des espaces. Les progrès de la mobilité, l'augmentation du niveau de vie moyen et les évolutions dans les systèmes de valeurs ont, sans doute, renforcé le processus de spécialisation fonctionnelle des espaces. En simplifiant, on peut dire qu'aux habituels lieux de travail et d'habitat sont venus s'adjoindre les lieux de loisirs. Les relations entre chacun d'eux peuvent se penser en termes de complémentarité et constituer un vaste ensemble spatial, dont la partie proprement urbaine n'est qu'un des éléments. La région de Compiègne se trouve, entre autres, par son usage comme aire de loisirs des habitants de l'agglomération parisienne, organiquement intégrée à un ensemble d'échelle supérieure, l'aire métropolitaine du Bassin parisien. Le tourisme, d'abord, les loisirs, ensuite, sont donc, dans ce cas précis, les étapes qui jalonnent cette intégration.

Les territorialités humaines traditionnelles semblent, dès lors, avoir éclaté. Celui qui réside ici, travaille là et se détend ailleurs. C'est, peut-être, davantage dans les mouvements rythmés - on ne dit pas « pendulaires » pour rien - que se forment nos nouvelles territorialités et dans la fréquentation commune, aux mêmes moments, des mêmes lieux, avec comme conséquence le blocage, par saturation, des moyens de transports. Dans une société où la mobilité est au cœur même des grands équilibres, tout blocage prend, alors, une allure un peu dramatique. On peut, aisément, le constater à l'occasion de grandes grèves. On peut, ainsi, parler de multi-territorialité, les individus étant capables, aujourd'hui, de tisser des liens non plus avec un seul lieu, mais avec plusieurs, dans le cadre de ce que l'on appelle la multi-fidélité.

La fréquentation des espaces périphériques des métropoles, comme la forêt de Compiègne, par les récréationnistes en fait l'une des facettes des espaces métropolitains. Ces mêmes récréationnistes sont, comme l'étaient les touristes en leur temps, porteurs de valeurs et de schémas spatiaux. Les campagnes s'imprègnent, alors, de ces valeurs urbaines, dont le tourisme et les loisirs sont l'essence même. Elles cessent, dans cette perspective, d'être un lieu de production agricole : les bâtiments agricoles deviennent des éléments du « patrimoine ». Il en est, donc, de même des monuments historiques et, - pourquoi pas ? - des éléments de la « naturalité » qui, tout à la fois sont patrimonialisés et vus comme un « environnement », c'est-à-dire un espace à gérer, à préserver, à entretenir parce que, concrètement, il n'y a plus personne pour le faire sans y penser.

Mais ne passe-t-on pas d'un extrême à l'autre ? Les valeurs attachées à l'authentique en matière de conservation des monuments, la sanctuarisation des espaces dits « naturels » - certains parlent de fétichisme - ne traduisent-ils pas, aussi, les hésitations d'une époque à matérialiser, géographiquement, ses propres valeurs ?

CONCLUSION

Cette étude de cas nous a permis de progresser, du moins je l'espère, dans la compréhension que l'on peut avoir des phénomènes évoqués et de leurs dynamiques.

Retenons les deux paradoxes sur le tourisme et sur le touriste. Ils permettent de prendre pleinement conscience des ambiguïtés attachées aux pratiques et aux discours touristiques et de loisirs. A

leur base, on trouve, sans doute, la confusion, consciente ou non, faite entre « ici » et « ailleurs ». Le sens des mots, leur valeur et leurs implications en termes d'images, d'usages et d'aménagement de l'espace, varient, en effet, de l'un à l'autre ainsi qu'en fonction des acteurs qui les emploient. Mais ne retrouve-t-on pas, transposées à cette situation, les ambiguïtés de la société globale ?

Le lieu touristique est un lieu ambigu. L'est-il plus que les désirs humains, individuels ou collectifs ? Le lieu touristique est un lieu de projection de rêves, de possibles, d'espoirs. Là s'expérimentent de nouvelles valeurs, de nouveaux rapports humains. Mais peut-on passer du rêve à la réalité, de l'expérimental au courant, du visible à l'invisible et, finalement, de l'ailleurs à l'ici, tout en préservant les valeurs fondatrices initiales ? Quoi qu'il en soit, l'intérêt de l'étude des espaces de loisirs, et ce, à toutes les époques, émerge aisément. On y observe, en effet, des phénomènes qui, de proche en proche, gagnent la société globale : de la forêt à l'environnement, du château au monument historique, du tourisme au cadre de vie... C'est que, derrière l'« ici » et l'« ailleurs », se profile une autre ambiguïté, nettement moins géographique cette fois, celle du futile et de l'essentiel. Espaces marginaux, phénomènes minoritaires, voire élitistes, certes, mais aussi projet - et conflits ? - d'une société en évolution constante, voilà quels sont les enjeux de cette réflexion. La région de Compiègne pose, on l'a vu, on ne peut mieux cette question. On ne compte plus les thèmes associés au tourisme : la nature, l'environnement, la culture, l'histoire, le patrimoine et, au-delà, l'identité. Plus que jamais, sur ce lieu d'observation et de

questionnement privilégiés, le géographe se situe, dans le présent, à l'articulation du passé et du futur.

Beaucoup d'élargissements auraient pu être envisagés. Ils ouvrent des fenêtres sur d'autres lieux : par quels processus passe-t-on d'un territoire à un autre ? Y a-t-il substitution, prolongement, rupture... Un point peut être retenu de ce cas. Les événements les plus tragiques, comme les guerres, n'ont que peu marqué l'espace dans le temps long. En revanche, l'évolution des idées, des innovations techniques, et en particulier celles qui touchent aux transports et aux communications, le rôle des sociétés locales et de leurs rapports avec les autres, les situations économiques générales ou particulières peuvent, intuitivement, être perçus comme fondamentaux dans l'évolution des espaces.

Il est devenu courant d'évoquer la phrase de F. Braudel : « la géographie me semble dans sa plénitude l'étude spatiale de la société ou pour aller jusqu'au bout de ma pensée, l'étude la société par l'espace »⁽¹⁴⁾. Ce que nous venons d'écrire peut conduire à infléchir ce point de vue. La société modèle, organise ses espaces qui, du coup, deviennent des territoires. Mais ils ne se confondent pas. L'évolution des deux ne se fait pas toujours au même rythme. De plus, l'espace a ses propres dimensions, ses inerties, etc. Il est un enregistreur de la société mais, en retour, il l'informe. L'analyse géographique doit en tenir compte. Finalement, un des objets de la géographie n'est-il pas d'étudier les modalités du dialogue ininterrompu, mais rythmé, entre les sociétés et leur espace ?

BIBLIOGRAPHIE

- AMBRIERE F. (dir.) (1950) - Environs de Paris. Paris, Guide bleu, Hachette, 1950, 688 p.
- AUBRY O. (1931) - L'Impératrice Eugénie. Paris, Fayard, 446 p.
- AUBRY O. (1932) - L'Impératrice Eugénie et sa cour. Paris, Flammarion, 124 p.
- BESSE J.P. (1992) - Compiègne dans l'Histoire. Paris, D.U.C., 236 p.
- BLANCKAERT N. (1993 ?) - Compiègne-Pierrefonds, espace de loisirs et de tourisme. Mémoire de maîtrise sous la Direction d'E. Flament, Université de Picardie, 241 p.
- COLL (1992) - Les Rothschild, Gouvieux-Chantilly, 1880-1930. Bulletin de la Société Historique de Gouvieux, n° 4, 1992.
- COLL (1992) - Le sport à Compiègne et en Picardie (1860-1930). Annales historiques compiégnoises. Etudes picardes modernes et contemporaines, n° 51-52, automne 1992
- COLL (1992) - Pierrefonds, XVIII^e - XX^e siècle. Annales historiques compiégnoises. Etudes picardes modernes et contemporaines, n° 49-50, printemps 1992, 64 p.
- DEFFONTAINES P. (1969) - L'homme et la forêt. Nouvelle édition revue et augmentée avec la collaboration de Jean-Pierre Deffontaines. Paris, N.R.F. Gallimard, 187 p.
- GEORGE P. (1994) - Chronique géographique du XX^e siècle. Paris, A. Colin, 128 p.
- GIRARDIN de R.L. (1992) - De la composition des paysages. Réédition, Postface de M.H. Conan. Champ vallon, coll. Pays/paysages, 252 p.
- HERODOTE (1994) - Géographie historique. Hérodote, revue de géographie et de géopolitique, n° 74-75, 3^e et 4^e trimestre 1994, 300 p.
- Institut Géographique National (1991) - Forêts de Compiègne et de Laigue. Topo 25, n° 2511 - OT (1), 1991
- HUBSCHER R. (dir.) et Alii (1992). L'histoire en mouvements. Le sport dans la société française (XIX^e - XX^e siècle). Paris, A. Colin, 560 p.
- KALAORA B. (1993) - Le musée vert. Radiographie du loisir en forêt. Paris, L'Harmattan, coll. « Environnement », 304 p.
- LAZZAROTTI O. (1995) - Les loisirs à la conquête des espaces périurbains. Paris, coll. Tourismes et sociétés, L'Harmattan, 319 p.

LAZZAROTTI R. (1968) - L'industrie et les complexes industriels de la vallée de l'Oise. imp. Louis-Jean, 590 p.

MACON G. (1925) - Chantilly et le musée Condé. H. Laurens éd., 1925, 300 p.

MAHIEU G. (1992) - Les Fontaines. In Bulletin de la Société Historique de Gouvieux, « Les Rothschild : Gouvieux-Chantilly, 1880-1930 », n° 4, 1992, p. 36-64

MAROTEAUX V. (1991) - Les forêts péri-urbaines, milieu de loisir : le cas de la région parisienne à l'époque moderne et contemporaine, p. 91-107. In Coll. (1991) - Le bois et la ville du Moyen Age au XX^e siècle, Ecole Normale Supérieure de Fontenay/Saint-Cloud, n° hors collection des Cahiers de Fontenay, 318 p.

MONMARCHE M. (dir.) (1920) - Paris et ses environs. Paris, Guide bleu, Hachette, 1920, 536 p.

PITTE J.R. (1983) - Histoire du paysage français. Paris, Taillandier, 2 tomes de 238 et 203 p.

TOURING CLUB DE FRANCE (?) - Ermenonville. Paris, T.C.F., 47 p.

RAUCH A. (1996) - Vacances en France, de 1830 à nos jours. Paris, Hachette, coll. La vie quotidienne, l'Histoire en marche, 279 p.

ROUGERIE G. et BEROUTCHACH-VILI N. (1991) - Géosystèmes et paysages, bilans et méthodes. Paris, coll. U, A. Colin, 1991, 302 p.

VAN ZUYLEN G. (1994) - Tous les jardins du monde. Paris, coll. Découvertes Gallimard, 1994, 176 p.

WOIMANT M. (1996) - Bilan de l'action des collectivités locales. Cahiers du C.R.E.P.I.F., n° 55, juin 1996, p. 47-56

ZANINNETTI J.M. (1996) - Bilan de l'action économique des collectivités locales de l'agglomération de Compiègne. Cahiers du C.R.E.P.I.F., n° 55, juin 1996, p. 37-46

TABLES DES FIGURES

CARTE 1 : Compiègne et les forêts de Laigue et Compiègne

FIG. 1 : Le château et ses jardins : la continuité ville/forêt

FIG. 2 : Villégiature royale et ligne de défense de l'Ancien Régime.

FIG. 3 : Le territoire touristique (1850-1914)

FIG. 4 : Le territoire métropolisé

14 Cité in Pinchemel G. et P. (1988) - La face de la terre. Paris, A. Colin, p. 60